cps n°53 5°série
jaquette p.1

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

M. V.

NUMÉRO 53 — PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT — MAI 1958

PRÉSIDENT : **R. CHABRIER,** 6, rue Albert-Malet - Paris (12e)

SIÈGE SOCIAL : 19, rue de l'Arbre-Sec - Paris (2e) - C.C.P. : 1844-02 Paris



Amusez-vous à les compter... Ils sont trois cents

SOMMAIRE

Education intellectuelle . . 1 à 6
Gabriel Giroud

Le chemin de l'aventure passait près de Cempuis 6
Jean Vincent

Mon quartier (le quartier d'Amérique) . . 6 et 7
André Videau

Rapport moral pour l'année 1957 . . 7 et 8
Claude Landard

Extrait du procès-verbal . . 8

Vieux souvenirs . . 8
André Videau

Souvenirs du Rallye . . 9

Dans la Famille Cempuisienne . . 9 et 10

Compte rendu financier 1956-1957 . . 10

Y PENSEZ-VOUS ?

25 MAI - PENTECOTE - FETE DE L'O.P.

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUTION DEPARTEMENTALE GABRIEL PREVOST

EDUCATION INTELLECTUELLE

Suite du livre " Cempuis " de Gabriel Giroud

L'éducation intellectuelle, à Cempuis, « tend à favoriser le développement simultané l'équilibre de toutes les facultés sans exclusion ; facultés d'assimilation et de production, facultés d'ordre scientifique et d'ordre artistique, esprit d'observation, jugement, mémoire, imagination, sentiment du beau.

« L'instruction intégrale, réciproquement but et moyen d'éducation, se définit : un ensemble complet, enchaîné, synthétique, parallèlement progressif, en tout ordre de connaissances, et cela à partir du plus jeune âge et des premiers éléments. Dans toutes les grandes branches du savoir humain qui plus loin vont en se ramifiant à l'infini, il est à l'origine, à la base des vérités simples, primordiales, fondamentales, facilement observables et intelligibles même pour les jeunes enfants : elles doivent constituer le premier trésor de notions possédé par le petit élève et destiné à s'enrichir graduellement.

« Appelons à notre aide une figure pour préciser nos idées. Symbolisons ce que l'on appelle, par une belle métaphore couramment reçue, le champ des connaissances humaines, par une surface indéfinie en étendue, sans bornes, reculant sans cesse ; représentons-nous les diverses sciences, figurées par des lignes rayonnantes, divergentes, à partir d'un point central, s'éloignant dans toutes les directions, divisant l'étendue en secteurs contigus, sans interruption et sans vide. Le point central signifiera le zéro du départ, l'ignorance absolue, mais provisoire, du petit enfant. Représentons maintenant par une petite étendue prise sur le champ du savoir universel un premier degré de connaissance : ce sera un petit cercle, ayant pour centre le point noir, un cercle étroit, mais entier, achevé en son contour, rendant sensible aux yeux cette idée que les premières notions, qui sont à l'origine de toutes les sciences et leur servent nécessairement d'introduction, empruntent également en tous sens, sans lacune, sans espace noir, sur le terrain des choses intelligibles. Et maintenant imaginez que ce petit espace s'agrandisse, s'élargissant régulièrement de toutes parts, que ce cercle aille se dilatant progressivement, semblable aux belles ondes circulaires que l'on voit s'étaler à la surface des eaux tranquilles : cette image expressive et si fidèlement correspondante au concept d'instruction intégrale n'est pas autre que la traduction du mot si heureusement trouvé par nos précurseurs et initiateurs du siècle dernier : **encyclopédie**, instruction en **cercle**...

« Le programme correspondant à cette idée peut se résumer en un mot : **de tout**. De toute science et de tout art, non pas de vagues lueurs, mais de solides notions, précises, quelque élémentaires qu'elles soient. »

Quant à la méthode à suivre pour l'enseignement, il n'y en a qu'une, pour tous les degrés, basée sur l'observation et le raisonnement.

Cette **méthode**, on l'a appelée **scientifique**, parce qu'elle a pour fondements les principes désormais inébranlables de la science ; on a employé le qualificatif de **rationnelle**, non moins justifié, puisqu'elle est la « voie logique même » ; on la dit méthode **naturelle** pour signifier conforme à la nature des faits réels, et en même temps à la nature du sujet ; souvent on la qualifie d'**expérimentale**, parce qu'elle prend son point d'appui sur l'expérimentation ; quand il s'agit de son application au premier enseignement et aux jeunes enfants, on emploie volontiers l'expression d'**intuitive**, ce qui est au fond la même chose.

A toutes ces dénominations qui ont leur justesse, les éducateurs de Cempuis préféraient celle d'**intégrale** qui les contient toutes, qui résume tous les attributs, indique la mise en œuvre de tous les moyens de connaître, sans exception d'un seul, de tous les modes de raisonnement, l'emploi de tous les procédés : l'intuition, la parole, le livre, qui exprime le concours de toutes les facultés, l'étendue universelle, en hauteur et en profondeur, la compréhension de tout le champ des connaissances humaines actuelles et futures même : car l'avenir pourra bien créer de nouvelles sciences, il n'ajoutera point de facultés nouvelles à l'intelligence. Elle exprime en outre le rapport logique du but et du moyen en rattachant par le même qualificatif la **méthode** et l'**éducation** intégrale à laquelle elle correspond nécessairement.

L'enfant n est pas un être autre que l'homme ; c'est l'homme considéré à un moment donné de sa vie, à un certain degré, le degré inférieur et premier de son évolution. Il a toutes les facultés essentielles de l'intelligence humaine, au degré près ; il a les mêmes moyens de connaître et pas d'autres. L'enfant perçoit et observe, analyse et abstrait, fait sa synthèse ; il compare et généralise ; il raisonne comme nous, par induction et par déduction. Dans l'observation et dans la communication par le langage, ses moyens sont les nôtres.

Il n'y a pas deux logiques, une pour l'enfant, l'autre pour l'adulte ; il n'y en a qu'une seule pour tout le monde. La méthode étant « la voie logique même », il faut bien conclure qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule méthode essentiellement identique pour l'enfant et pour l'homme fait.

Tout l'enseignement s'y fait par **leçons de choses**, c'est-à-dire en partant des faits.

Tantôt c'est la leçon qu'on peut appeler **développée** ou mieux **classique** faite en classe régulièrement à une heure déterminée, sur un objet prévu d'avance et sur un plan étudié, la leçon préparée, organisée, faite dans des conditions qui comportent l'emploi de tous ses moyens et la mise en œuvre de toutes ses ressources, qui est la base de tout l'enseignement intuitif; tantôt c'est la leçon **adventive**, occasionnelle, irrégulière, qui peut se faire en classe, mais aussi bien en dehors, en tout lieu, à toute heure, brève, esquissée, non préparée, improvisée, en présence de tout objet qui s'offre imprévu à l'œil des enfants et pour tirer parti de l'occasion : passée en constante et courante pratique, elle est l'auxiliaire le plus heureux de l'enseignement.

Dans les petites classes, on emploie couramment les jeux, les exercices et les travaux frœbeliens. Les maîtresses des classes enfantine et maternelle suivent les conseils de M. Delon et prennent pour guide, nous l'avons dit déjà, son livre : **Exercices et travaux pour les enfants** (1).

Aux constructions avec des **cubes**, des **prismes**, des **briques**, etc., qui se prêtent à d'innombrables petits calculs, prétextes à causeries utiles et animées, aux jeux **de bâtonnets**, **anneaux** considérés comme première initiation au dessin, aux **pliage**, **piquage**, **broderie**, **découpage**, au **dessin** sur ardoise quadrillée et sur papier quadrillé ou pointillé, avec ses diverses variantes, enluminure en couleur, etc., dont on trouvera les détails dans le livre de M. Delon, on ajoute des exercices inspirés du même esprit, mais n'appartenant pas au fond primitif frœbelien : **jeu des lettres, jeu sténographique, jeu des substantifs, des verbes**, etc. Nous en parlerons plus loin avec quelque détail.

On accueille pour cet enseignement au premier degré toutes les formes d'exercices, tous les jeux et les travaux inspirés par la même idée pédagogique, propres à développer le goût, le coup d'œil, l'adresse manuelle, l'esprit d'invention et susceptibles de donner occasion à un enseignement positif.

II. Mais, dira-t-on, l'**arithmétique**, la **géométrie**, sont des sciences abstraites, déductives... Sans doute, mais aussi le nombre et la forme sont choses observables, et l'idée première en est venue par l'observation. L'homme n'aurait jamais raisonné sur les propriétés du triangle, si d'abord il n'avait vu le triangle.

Si nombre de gens ont une réelle aversion pour les mathématiques, c'est que l'on en commence presque toujours l'étude par la partie la moins intéressante, le calcul des nombres, étude que l'on rend plus aride encore en exerçant, avant tout, les enfants sur des nombres abstraits et très grands.

C'est dans la vie commune un peu raisonnée, dans les ateliers, les champs, les jardins, que l'on doit chercher les problèmes pratiques demandant des solutions immédiates et approchées.

On faisait à l'Orphelinat Prévost des séries d'exercices amusants, combinés, pour bien pénétrer l'esprit des enfants, des quantités et des unités fondamentales des mathématiques, source inépuisable d'idées justes, précises, contrepoisons de cette fausse science **sans calcul** que l'on a si malheureusement vulgarisée.

Pour cette partie si importante de l'enseignement, nous engageons nos lecteurs à lire attentivement et à se pénétrer des articles fort intéressants publiés dans le **Bulletin de l'Orphelinat Prévost**, notamment de ceux intitulés : **compter, mesurer, peser ; longueur, masse, temps ; éloquence des nombres ; résultats concrets ; géométrie accélérée, etc.** (3e série. — 1889-1890).

De temps à autre, le **musée mathématique** conçu par M. Robin et encore à l'état d'embryon au moment de son départ s'augmentait d'une pièce nouvelle. On y remarquait la **Règle à calcul** de Gunther, l'**Abaque** de Lalanne, dont presque tous les grands élèves savaient se servir ; des tableaux numériques ; le crible d'Eratosthène donnant jusqu'à dix mille le plus petit diviseur de chaque nombre ; puis des tracés géométriques intéressants donnés par l'Harmonographe, combinaison du mouvement de deux pendules à oscillations perpendiculaires (Lissajoux) ; des modèles faits de longues aiguilles à tricoter attachées avec de la laine, illustrant un grand nombre de vérités de la géométrie projective et remarquables par leur mobilité. (La géométrie projective très peu enseignée est encore dans quelques écoles d'enseignement supérieur à des débuts on ne peut plus élémentaires. Elle réduit, pour ainsi dire, à rien des démonstrations autrefois difficiles.) Puis le jeu des polygones, des représentations en fil de soie de diverses couleurs, des surfaces réglées, notamment des hyperboloïdes, paraboloïdes, hélicoïdes, etc. ; des figures simples exécutées en carton, intersections de plans, polyèdres ; d'autres en zinc, en fil de fer soudé, que les enfants exécutaient aux ateliers ; des polyèdres réguliers, demi-réguliers (de Catalan), étoilés (de Poinsot), des polyèdres enchevêtrés, cubes, octaèdres inscrits dans le dodécaèdre, l'icosaèdre, etc. Ces figures étaient les unes en aiguilles piquées dans de la cire (en attendant une structure plus solide), les autres en plâtre. Toutes étaient calculées de manière à être inscriptibles dans des sphères de 0,05 m., 0,10 m., et 0,20 m. Une collection de sphères de 0,05 m., de diamètre portait les dessins de polyèdres inscrits, formant ainsi de curieux polyèdres sphériques. Il y avait aussi des entassements de petites sphères qui ne sont que des nombres figurés, des piles de boulets, pyramides, octaèdres, cubes, etc., en plâtre ; des systèmes articulés, créés par Peaucellier, Harl, Kempe, exécutés en zinc ou en réglettes d'imprimerie, etc. ; enfin de jolis mouvements mécaniques apparents fournis par le phénakisticope, le zootrope, le praxinoscope, etc. ; déplacements de points sur des courbes, ellipses, hyperboles, cycloïdes ; mouvements planétaire, vibratoire, oscillatoire, etc., etc.

(1) Depuis la publication du livre de M. Ch. Delon, l'idée a fait quelque chemin, les procédés frœbeliens se sont répandus et sont mis en œuvre du moins partiellement, fragmentairement, dans d'assez nombreuses écoles en France et à l'étranger, notamment en Amérique.

Presque partout les réformes, dont M. Ch. Delon fut le promoteur, ont été plus ou moins adoptées. Ce qui prouve qu'elles étaient urgentes et en rapport avec les besoins de l'éducation moderne.

A cet enseignement mathématique concret, on ajoutait l'enseignement de l'arithmétique, de la géométrie et de l'algèbre élémentaires tel qu'il est généralement pratiqué dans les classes primaires.

III. L'établissement possédait un cabinet de **physique** et de **chimie** assez bien pourvu. Des expériences étaient présentées en classe et piquaient au plus haut point la curiosité des enfants; on les exerçait aussi à manipuler eux-mêmes.

Dans les petites classes, les expériences se réduisent à montrer aux enfants les choses les plus simples : réalisation d'un fil à plomb avec une clef et une ficelle, pour apprendre la direction de la verticale; rayon de soleil passant par une fente du volet et renvoyé avec un miroir au plafond, pour expliquer ce que c'est que la réflexion ; sucre ou sel dissous dans l'eau pour montrer le phénomène de la dissolution, etc.

Les élèves plus avancés observent les phénomènes d'une manière un peu plus précise, mais avec des instruments très simples ingénieusement façonnés, semblables à ceux de M. René Leblanc. On faisait prendre quelques mesures, exécuter quelques calculs.

Une des plus heureuses disciplines à laquelle on puisse soumettre l'écolier et qui développe en lui l'esprit de méthode, de régularité, de parfaite sincérité scientifique, d'appréciation mathématique pouvant lui rendre plus tard d'immenses services, appliqué en toute autre circonstance de la vie, est l'observation journalière des phénomènes du temps.

Les **observations météorologiques** étaient très en honneur à l'Orphelinat Prévost. Les élèves les faisaient à tour de rôle, et assez bien pour avoir mérité les félicitations de M. Renou, directeur de l'Observatoire de Saint-Maur.

La station météorologique comprenait : un baromètre Renou à échelle compensée, un psychromètre Alvergniat, un thermomètre à maxima, un thermomètre à minima, un pluviomètre (modèle du Bureau central), un héliographe de Campbell, un thermomètre enregistreur Richard et un baromètre enregistreur Richard.

Les observations étaient envoyées mensuellement au Bureau central météorologique.

Il y avait un règlement et une organisation régulière pour ces observations :

1. Les observations sont faites à six heures du matin, midi et neuf heures du soir.

2. Le matin, on observe, à l'extérieur, la quantité d'eau tombée pendant la nuit, le thermomètre sec, le thermomètre humide; à vue, l'état du ciel, l'intensité du vent; à l'intérieur, la direction du vent donnée par la girouette, la hauteur du baromètre et du thermomètre qui y est fixé.

3. A midi, même chose, avec l'observation du thermomètre minima.

4. Le soir, comme le matin, avec l'observation du maxima en plus.

5. Deux élèves font les observations indépendamment sur une ardoise ou sur un carnet. Leurs nombres sont comparés et vérifiés par l'un des élèves nommés **météorologistes**; après la vérification, ils sont immédiatement inscrits sur le cahier.

6. La copie destinée au Bureau central et les réductions sont faites chaque jour après l'observation de midi suivant le même système.

9. A ce moment, on date le carton brûlé indiquant la présence du soleil du jour précédent; on compte la durée de cette présence, et on l'indique sur le carton.

8. Trois minutes doivent suffire à l'observation du matin et celle du soir ; dix aux observations du milieu de la journée, aux réductions, à la transcription.

9. Le lundi, à dix heures, les feuilles des inscriptions sont changées; sur chacunes d'elles, on marque les dates et les heures, à l'aide d'une petite croix, des vingt et une observations des instruments fixes correspondants.

10. Les totaux et les moyennes sont faits par mois, le 1er ou le 2 du mois suivant, par les meilleurs observateurs désignés par le météorologiste de service.

11. Chaque élève doit observer, quinze jours de suite, l'un d'eux changeant chaque semaine. Le 1er de chaque mois, le météorologiste remet à son successeur le soin des observations et s'assure qu'il n'y aura pas d'interruption. Le 2, au soir, il remet au Directeur tout ce qui concerne le mois précédent.

12. Le tableau des météorologistes et des observateurs, tenu à jour, existe dans la salle des observations et dans le bureau du Directeur, avec dates d'inscription et de radiation.

13. Les changements se font à tour de rôle dans l'ordre du tableau. Le nom du météorologiste mensuel et des observateurs sont marqués sur le cahier d'observations.

Dans la cour de récréation, accroché bien visiblement à un mur, se trouvait un tableau approprié, modèle du Bureau central, sur lequel tous les élèves pouvaient noter tous les phénomènes naturels qu'ils avaient pu observer, dans le bois, dans le parc, dans les champs : l'époque du premier bourgeonnement, de la feuillaison des arbres, de la floraison d'une plante, la première apparition d'un oiseau, etc. On considérait comme très important de donner aux enfants l'habitude d'**observer** intelligemment et d'**inscrire** les phénomènes pouvant se constater **de visu**, de s'intéresser aux faits naturels, de s'occuper des choses ambiantes que tant de personnes ne regardent même pas, vivant en étrangères au sein de la nature, et gardant toute leur attention pour les petits faits communs de la vie sociale, indifférents aux grands spectacles du ciel et de la terre, au lever de l'aurore, aux splendeurs des couchants et se passionnant pour de vulgaires commérages.

IV. La **minéralogie**, la **géologie** et la **botanique** font naturellement partie du programme d'enseignement; le musée s'enrichissait, à chaque excursion,

de quelques nouvelles pièces. Des plantes rares prises au loin, venaient grossir l'herbier. Les jours de promenade, des boîtes pour herborisation, des transplantoirs, des marteaux de géologue et des sacs de toile à bretelle pour recueillir les minéraux étaient mis à la disposition des élèves qui, presque tous, se passionnaient pour les recherches minéralogiques et botaniques. L'établissement possédait un jardin botanique où les élèves se promenaient librement.

On donnait aux enfants les notions indispensables de **zoologie, d'anatomie** et de **physiologie**. Ils étaient exercés aux dissections d'animaux : les villageois savaient très bien cela et apportaient quelquefois à l'établissement des oiseaux ou de petits animaux morts dont on empaillait quelques-uns.

Un modèle d'anatomie, genre Auzoux, un squelette et de nombreux tableaux servaient aux maîtres pour les leçons dans les classes plus avancées.

V. Souvent, le soir, par les beaux temps d'hiver, M. Robin entraînait sans peine, malgré le froid, les plus grands des élèves et au dehors, en présence du ciel étoilé, dans le silence de la nuit, il leur faisait d'attachantes **causeries astronomiques.** Il leur citait les principales constellations visibles, donnant des indications permettant de les retrouver d'après leur forme et leur position relative; il y ajoutait quelques mots sur l'histoire de leurs noms, sur les particularités que peuvent présenter certains de leurs éléments : couleur, variabilité, multiplicité, distance. De telles causeries en présence d'un si magnifique spectacle avaient un côté essentiellement moralisateur. Plus d'un parmi les élèves quittait la leçon, l'imagination sainement enflammée et le cœur ému.

Le musée de l'établissement possédait les belles cartes célestes de la **Société britannique pour la diffusion de la science utile** (U. K. B. A.), l'atlas des étoiles si remarquablement fait de **Proctor** et nombre de dessins et de photographies représentant la Lune, les planètes, des nébuleuses, des appareils des grands observatoires. On y voyait encore le miroir d'Uranie et la **lunette à quinze sous**, imaginée par M. Robin et fabriquée dans les ateliers (1).

A travers ces lunettes, et une bonne lunette astronomique donnée par un généreux industriel de Paris, les élèves pouvaient admirer les objets célestes : groupe d'étoiles, la planète Jupiter avec ses satellites, la curieuse surface de la Lune, etc.

VI. L'enseignement de la **géographie**, outre qu'il avait lieu en classe, était donné aussi pendant les nombreuses promenades et excursions. Les instituteurs appelaient l'attention des élèves sur les phénomènes et les faits de tous ordres qui pouvaient se présenter. Cempuis, placé sur le faîte d'une ligne de partage des eaux, est dépourvu de sources et de cours d'eaux; mais, le dimanche qui suit la leçon, on emmène les élèves aux rivières environnantes, aux sources intermittentes de la Mertru, aux vallons du Mont-Saquin, etc.

On suit la rivière en causant, on s'arrête et, dans la prairie, groupés autour du maître, les élèves apprennent sans efforts, sur la nature, toutes ces expressions géographiques dont la nomenclature et l'explication sont toujours arides et monotones, même dans une classe bien faite.

Les élèves sont exercés à l'étude des cartes, à la lecture des courbes de niveau : on leur fait faire des reliefs géographiques en argile, etc. Les excursions n'ont pas lieu sans que l'on emporte les cartes d'état-major des régions traversées.

VII. **L'histoire** est actuellement une science dont il est presque impossible de donner des notions sérieuses aux enfants. Si l'on repousse, comme à Cempuis, la base providentialiste et l'enthousiasme patriotique exagéré de l'enseignement ancien, on ne peut expliquer les crimes sans nombre dont on doit faire le récit que comme des aberrations de l'esprit humain, ce qui a pour effet de jeter un trouble funeste dans de jeunes cerveaux. La partie philosophique de l'histoire est donc inaccessible aux enfants.

Les nécessités des examens obligeaient à suivre en partie la routine pour cet enseignement. Les élèves l'étudiaient comme dans les autres écoles primaires de l'État : mais on avait soin d'ajouter, sur la trame obligée des événements politiques, l'histoire de la civilisation et du progrès, l'histoire raisonnée des idées, des mœurs, l'histoire des mythologies, de toutes les mythologies, l'histoire du travail, des arts, de l'industrie, des inventions et découvertes, l'histoire pittoresque de la vie intime, de la manière de bâtir, de se loger, de s'habiller, de toutes ces choses qui sont, au fond, la vie des peuples. On faisait observer aux enfants que la plupart des événements politiques n'interviennent qu'à titre d'accidents, de catastrophes pour tout brouiller, retarder ou détruire. Dans ce nouveau plan, les despotismes célèbres, les conquêtes, les batailles, au lieu d'être, comme encore aujourd'hui, les points importants de l'histoire, ne sont plus que les causes pertubatrices des progrès de l'humanité.

On épargnait le plus possible à l'imagination des tout jeunes enfants les cruautés de l'histoire, sans trop les cacher aux plus âgés; aussi peu que possible de batailles, de scènes de carnage et de supplices. On leur montrait l'ignorance, le mensonge, la violence comme l'origine des grands maux sociaux, oppression, esclavage, guerre et misère.

On ne laissait pas non plus croire aux élèves, comme dans l'immense majorité des écoles, que la **grande révolution** a parachevé la transformation de l'humanité et qu'elle a apporté le bonheur universel et la parfaite justice. On la leur montrait comme un pas estimable dans l'histoire, mais non comme le premier, ni comme le dernier, et on leur expliquait, en classe, ou dans les entretiens, sur la route, en promenade ou partout ailleurs, que tant qu'il y aura ignorance, misère, injustice, il y aura revendications, révoltes, révolutions.

(1) Voir **Bulletin de l'Orphelinat Prévost**, mai-juin 1888 et **Revue pédagogique** Delagrave).

Tout monument est prétexte à causeries, à souvenirs historiques ; les élèves connaissaient les cathédrales de Beauvais, d'Amiens, de Rouen pour les avoir visitées plusieurs fois, les monuments principaux de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Bruges, etc.

« Ils sont en promenade, et les voici près d'un village (1), devant une immense plaine, un beau champ de bataille. Le maître leur montre plusieurs centaines d'hectares légèrement ondulés, s'étendant à perte de vue, agrémentés de quelques bouquets d'arbres, de quelques rares hameaux, pouvant fournir matière à des surprises, des incidents et ne laissant pas craindre la platitude d'un combat livré sur une monotone plaine champenoise.

« Et voyez, dit-il, tout autour une ceinture de collines où les souverains et les généraux pourraient, tout à leur aise, établir leurs observatoires et jouir, sans courir aucun danger de la splendeur du coup d'œil ; rien ne leur échapperait des mouvements des **pions** sur le **noble** échiquier de la guerre, ni les glorieuses montées à travers la mitraille où l'on part cinq cents et l'on arrive cinquante, ni la chasse aux vaincus, ni les dernières luttes, dans les débris des villages effondrés par l'artillerie, ni l'incendie final des derniers refuges.

« Rien ne serait plus facile aux rois qui auraient perdus la partie ajoute-t-il, que de descendre de l'autre côté de la colline et, comme le grand homme à Waterloo, de se hâter de mettre en sûreté leurs précieuses personnes. Ils n'auraient même pas besoin, comme lui, de faire couper les ponts, après leur passage, pour ne pas être gênés par la tourbe des fuyards, plus encore que par les cavaliers ennemis. Les obstacles naturels offerts par l'amphithéâtre des collines suffiraient.

« Le maître évoque le souverain victorieux. Quelle soirée, quelle splendide nuit il passera ! La victoire s'achevant à ses pieds, l'incendie animant en divers points l'immense panorama, dont les bleuissantes collines de Picardie forment un suave dernier plan ; les hommages des officiers venant lui faire honneur de **sa** victoire, les étoiles distribuées aux braves, le joyeux festin, les hourrahs sans interruption des chefs sur la colline, des soldats dans la plaine.

« Point de soucis des maladroits qui se sont trouvés sur le chemin de la mitraille. La Croix Rouge et les Femmes de France s'en occupent : à qui en sauvera le plus ! c'est encore un nouveau combat que se livrent les groupes humanitaires ; mais c'est moins intéressant que la vraie bataille.

« Le Grand Roi va prendre quelques heures de repos bien gagné, et demain il continuera sa glorieuse chevauchée ayant à sa droite le nouveau maréchal, duc de Saint-Sulpice.

« Les enfants restent songeurs. Et le maître ajoute bientôt en donnant le signal du départ : « Sur ce, mes amis, aimons-nous les uns les autres, et vivons en paix. »

VIII. Ce qu'on enseigne sous le nom de **grammaire** et qui coûte tant de peines aux instituteurs et tant d'années aux élèves est pour une bonne moitié faux et pour la moitié du reste inutile.

La grammaire ne peut s'enseigner efficacement aux enfants par règles et par principes : les règles doivent être les conclusions, tirées par les élèves eux-mêmes d'une longue suite d'observations. En grammaire, il faut observer la relation entre les mots et la pensée : il faut montrer les pensées dans les mots.

Contrairement à ce qui s'est fait pendant longtemps et jusque dans ces derniers temps, l'enseignement de la grammaire ne peut commencer par l'analyse des mots, mais par l'analyse des pensées. Les faits grammaticaux sont des faits observables, et c'est par la méthode intuitive qu'il convient de les enseigner.

Ces idées ne purent être appliquées à Cempuis, et l'enseignement de la grammaire s'y fit tant bien que mal, comme dans la plupart des écoles primaires (2).

Néanmoins on s'efforçait de s'en rapprocher le plus possible et, en tous cas, de rendre cet enseignement attrayant, surtout dans les petites classes, au moyen de jeux de grammaire inventés et mis en œuvre à l'établissement : **jeu des substantifs, jeu des verbes, jeu des pronoms, jeu des conjonctions.**

Le premier de ces jeux que les enfants désignent volontiers par le nom de **jeu des petits ronds** consiste en petites gravures coloriées et représentant des personnages, des animaux, des objets divers.

Ces dessins doivent être collés sur un carton et découpés en rond. Voici leur emploi et leur utilité.

1° **Exercice de la vue, rapidité de coup d'œil.** — Les cartons, tous ou en partie, sont étalés au hasard sur une table ; trouver parmi eux un objet nommé.

On peut organiser ainsi le jeu : un groupe de 6 ou 8 enfants est autour de la table, l'un d'eux nomme un des objets dessinés, celui qui le touche le premier le prend, en nomme un autre, et ainsi de suite. Le premier qui en a cinq est classé 1er ; il les remet, brouille et cesse de jouer ; les autres continuent et sont classés jusqu'à épuisement.

2° **Exercices gradués de style.** — Nommer de vive voix ou par écrit un certain nombre d'objets montrés ; y ajouter, une, deux... épithètes indiquant la forme, la couleur... faire une phrase indiquant l'origine, l'usage..., ajouter une réflexion relative à son utilité, ses dangers, etc.

3° **Dessin.** — Ces dessins ne sont pas destinés à servir de modèles ; mais presque tous indiquent dans leur simplicité la manière dont les enfants doivent arriver à savoir faire un croquis rapide des objets naturels.

3° **Exercices de classification et de discussion.** — Grouper des objets d'après les idées qu'on doit pouvoir exposer et défendre dans une discussion.

Le **jeu des verbes** est constitué sur le modèle de celui des noms ; seulement, pour éviter la confusion, les images, cette fois, sont carrées.

(1) Saint-Sulpice, dans l'Oise.

(2) Il y eut en 1889 un mouvement accentué en faveur d'une réforme orthographique. M. Paul Robin adressa, le 23 février 1889, au ministre de l'Instruction publique, une lettre relative à un programe d'instruction, et de réforme orthographique.

1[er] **Exercice.** — Nommer d'une façon abstraite l'action indiquée par le dessin, sans faire connaître qui fait ou qui subit l'action. C'est sans doute le meilleur moyen de faire comprendre l'infinitif aux enfants.

2° Indiquer d'abord celui qui fait l'action, puis l'indication de cet acte au présent. Exemple : un enfant dessine.

D'où la notion du sujet des verbes.

3° Y ajouter un régime indiqué par le dessin ou imaginé par l'élève. Exemple : un enfant dessine des fleurs.

D'où première idée du régime.

4° Changer les temps du verbe, imaginer de nouveaux sujets aux diverses personnes, développer ces régimes directs ou indirects, etc.

5° Se servir ainsi de ce jeu comme du loto ordinaire ainsi qu'il a été dit pour le jeu des substantifs.

Généralement les images sont très claires. Cependant il est des verbes qu'on pourrait interpréter de deux manières, comme courir ou jouer. Mais, qu'importe ? D'ailleurs, si on tient à retrouver l'idée du dessinateur, la lettre initiale placée dans un coin du dessin rend la chose suffisamment facile.

Nous nous en tiendrons à l'explication très abrégée de ces deux jeux ; les autres se prêtent à des exercices de même ordre.

IX. **L'enseignement de la lecture** commence de très bonne heure à Cempuis, mais il est présenté sous forme de jeux et d'exercices attrayants. Les anciennes méthodes avec leur épellation somnifère y sont absolument condamnées.

La lecture et l'écriture sont les deux faces d'un même art : la représentation de la parole au moyen de signes tracés. Il suit déjà de là que la lecture et l'écriture ne doivent pas être enseignées séparément, comme on le faisait autrefois, mais simultanément, l'une avec l'autre, l'une par l'autre. L'enfant doit apprendre à connaître les lettres en les traçant, en les combinant lui-même.

La pratique a sanctionné cette conclusion du raisonnement.

(à suivre)

Notre amie, Louise Fouilléron, toujours soucieuse d'apporter à notre petit journal des informations intéressantes pour les Cempuisiens, me fait parvenir l'article que vous lirez, ci-dessous, paru dans le journal régional " l'Oise Matin ".

Merci ma chère Louise. Tous les Cempuisiens seront heureux d'apprendre que le chemin de l'Aventure passait près de Cempuis, mais il y passe toujours, car la plus belle aventure pour nous Cempuisiens, c'est que ce chemin nous mène chaque année, à la Pentecôte, jusqu'à notre chère maison.

LE CHEMIN DE L'AVENTURE PASSAIT PRÈS DE CEMPUIS

Un chemin de chasse-marées venant d'Hétomesnil par Rieux, passait tout près de Cempuis et se dirigeait vers Sommereux : c'était le chemin de l'Aventure, embranchement du chemin des « Anglais ». Ces voies anciennes étaient suivies par les voitures de marée qui transportaient à bride-abattue leurs charges de poissons vers les villes du royaume. Le chemin des Anglais était l'ancienne sente royale de Beauvais à Abbeville. Ancienne voie romaine, il passait par le Hamel, Cempuis, puis Sommereux et Dargies, mais il fut abandonné en 1775 au profit de l'actuelle route nationale.

L'ancienne route de Gerberoy à Amiens traversait aussi Cempuis par la Rue Verte, elle était connue sous le nom de chemin des Bœufs à Morvillers, et chemin des Vaches à Thieuloy.

Cempuis se trouvait donc être jadis un lieu de passage assez important.

Est-ce pour cette raison qu'il fut toujours un des plus gros villages du canton ? Ajoutons qu'il est assis sur un territoire de 937 hectares (le 6e du canton) ce qui justifie une population relativement nombreuse : 700 habitants en 1800, 730 en 1830, chiffre maxima, puisqu'en 1860 Cempuis n'en avait plus que 454.

S'il atteint aujourd'hui 550, il ne faut pas oublier que l'effectif de l'orphelinat compte pour une grande partie.

Au XIXe siècle, les activités de la population étaient orientées vers l'agriculture et l'industrie textile. Il y avait bien eu au XVIIIe siècle une petite fabrique de verres de lunettes, mais elle était fermée depuis la Révolution.

Savez-vous que sur le territoire de Cempuis tournaient jadis quatre moulins à vent dont le mouvement animait le paysage ? Il fallait bien cela pour moudre les récoltes de toutes les fermes du village et des environs immédiats. Cempuis à lui seul produisait 3 000 quintaux de blé, 1 200 quintaux de méteil, de l'orge et du seigle en plus faibles quantités et 3 500 quintaux d'avoine.

Les pommiers du pays étaient renommés, ils se plaisaient surtout dans tous les sols qui reposent sur l'argile. On préférait le « roquet » pour le consommateur et la « moyenne » pour la fabrication du cidre.

Avec ses activités variées, Cempuis jouissait d'une certaine prospérité et faut-il s'étonner qu'il ait été pendant longtemps un pays de forte natalité : un des tous premiers du canton de Grandvilliers.

Il ne reste que de rares souvenirs des temps anciens : le château féodal, qui relevait de la seigneurie de Picquigny, a été détruit depuis très longtemps. Un souterrain en est le seul vestige ; creusé sous le village, il servait de refuge à la population pendant les guerres du Moyen-âge.

Maintenant « l'aventure » ne passe plus aux abords de Cempuis et le village mène la paisible existence des localités picardes qui, après avoir connu une période d'activité s'orientent vers la seule agriculture, qui elle, ne déçoit jamais, assure une prospérité moins passagère et demeure le dernier refuge.

Jean VINCENT

MON QUARTIER
(LE QUARTIER D'AMÉRIQUE)

Lors d'une Assemblée Générale, il y a deux ans, je crois, notre aimable et dévouée gérante se plaignait de ne pas avoir toujours suffisamment d'articles pour le Cempuisien et elle avait posé la question : « Pourquoi chaque Cempuisien habitant la capitale n'écrirait-il pas un article sur le quartier où il réside ? » Il y a, à Paris, quatre quartiers par arrondissement, soit au total quatre-vingt quartiers. En admettant qu'il n'y a peut-être pas un Cempuisien dans chaque quartier, on peut tout de même affirmer que, si son appel avait été entendu, elle aurait eu de la « **copie** » pour plusieurs années. Mais, comme sœur Anne, Henriette Tacnet n'a rien vu venir ! C'est pourquoi je me décide à lui envoyer mon « **papier** », en espérant que d'autres voudront bien m'imiter.

A l'époque gallo-romaine, se trouvait au nord-est de Paris un très grand domaine, le **Fundus Balbiniacus** (d'où le nom de Bobigny) de part et d'autre de la route de Meaux. Il occupait approximativement le territoire actuel de Drancy, Bobigny, Noisy, Romainville, Pantin et des quartiers de Belleville et de La Villette.

A Belleville — mais dans le 20e — existait la **villa de Saviæ** (rue de Savies). Le nom de Rouvray (**Roveretum**) nous rappelle aussi la vaste forêt de chênes au

milieu de laquelle les villages ne furent, à l'origine, que de rares essarts. Le site de Belleville, favorable à la défense, comportait des sources et des pentes bien exposées qui permettaient la culture de la vigne.

A la fin du XVIIe siècle, le plateau constitue le site du village de Belleville, prolongé à l'est par le parc de Ménilmontant qui prendra le nom de Saint-Fargeau. Dans les parties basses existent des bourgades : Pantin, Pré-Saint-Gervais, Villette.

La création du 19e arrondissement ne remonte qu'à 1859, par l'annexion du terrain compris entre les boulevards extérieurs — la fameuse enceinte des Fermiers Généraux dont « **le mur murant Paris rendait Paris murmurant** » et l'enceinte fortifiée de Thiers (1841).

De par sa situation périphérique, le quartier d'Amérique est donc d'origine récente et, s'il n'a pas de monuments remarquables, il passe pour le plus agréable du 19e arrondissement.

Ce dernier, avec ses quatre quartiers : Villette, Pont-de-Flandre, Combat et Amérique se situe sur les hauteurs de Belleville qui terminent le plateau de Romainville-Montreuil et aussi sur le versant sud-est de ces hauteurs, vers la dépression établie entre les buttes de Belleville et de Montmartre.

Le quartier d'Amérique est limité au nord par l'Avenue Jean-Jaurès, à l'est par le Pré-Saint-Gervais, au sud par la rue de Belleville et à l'ouest par les rues de La Villette et de Crimée.

Une étude physique du sous-sol nous conduirait trop loin, mais, pendant longtemps, il déterminera l'importance du quartier pour deux motifs qui sont :

1° l'utilisation des eaux;
2° l'extraction du gypse.

Les premiers travaux pour capter les eaux datent de l'époque mérovingienne. Par la suite, les religieux du Monastère Saint-Laurent (qui deviendra la léproserie Saint-Lazare) en seront les propriétaires. Jusqu'en 1624, date de la reconstruction de l'aqueduc d'Arcueil, les deux aqueducs du Pré-Saint-Gervais et de Belleville ont été les seuls « fournisseurs d'eau » des Parisiens. Ces aqueducs étaient alimentés par des « **pierrées** ». Un « **regard** » existe encore sur le trajet des eaux de Belleville, celui de **la Lanterne** (213, rue de Belleville). C'est un petit édicule à coupole qui porte la date de 1457. Trois autres « **regards** » persistent sur le trajet des eaux du Pré. En suivant l'actuelle rue Petit, les eaux atteignaient le « **Regard du Chaudron** » à l'angle des rues La Fayette et du faubourg Saint-Martin.

A partir de 1860, les eaux du Pré et de Belleville ne servent plus à l'alimentation du centre de Paris, et en 1868, elles se déversent dans les fossés des fortifications de Thiers.

Aujourd'hui, on peut encore entendre leur murmure au **Regard de la Lanterne**... mais elles se déversent dans les égouts.

D'où vient le nom d'Amérique? Il y a deux explications. Avant l'aménagement de ce quartier, il n'y existait que les carrières qui fournissaient une pierre à plâtre fort estimée. Certains propriétaires disaient qu'une partie de leur production était destinée **aux Amériques**, d'où le nom de Carrières d'Amérique. Mais peut-être ne s'agissait-il que d'une « astuce publicitaire ». Selon d'autres, l'éloignement du quartier le faisait passer pour un pays éloigné, au temps où les moyens de transport n'étaient pas rapides, lointain comme **les Amériques**. Les deux explications sont plausibles, mais non certaines.

En 1870, toute activité cesse dans les carrières d'Amérique.

Le quartier jouit alors d'une réputation sinistre. Des pauvres diables s'y installent à proximité des fours à chaux... et de leur chaleur, des escarpes aussi que la police traque, de temps en temps, mais comme dit Lefrançois dans son **Paris souterrain** « **elle évitait soigneusement de détruire totalement ce qu'elle considérait en quelque sorte comme un abcès de fixation !** »

C'est à la fin de l'Empire que les voies principales prennent leur aspect actuel.

En 1868, la grande rue de Paris a pris le nom de rue de Belleville. L'aménagement de la rue de Crimée — qui dure vingt ans — permet de relier La Villette à la Place des Fêtes. La rue Manin remplace la rue primitive des Carrières d'Amérique au pied du talus. De 1864 à 1867, de grands travaux d'urbanisme transforment la « solitude désolante » du « mont-chauve » en un parc magnifique : les Buttes-Chaumont.

Puis le secteur résidentiel se forme en deux étapes :

— construction autour de la place du Danube ;

— aménagement de l'ancienne enceinte fortifiée (immeubles modernes).

Parlant des "villas" Alexis Martin écrit : «**... Dès que cinq ou six maisons se font face dans une ruelle, le lieu devient une villa. C'est tout un quartier jeune, frais, charmant, quelque chose comme un village qui pousse tout à coup sur une colline, dans un air vif et sain.**

Peut-être me suis-je trop étendu sur la formation du quartier (et pourtant il y aurait beaucoup à dire de l'Empire à nos jours). C'est sans doute, qu'il ne comporte aucun monument remarquable. Si les Buttes-Chaumont, par exemple, n'étaient pas dans le quartier voisin du Combat, leur description pourrait fournir un texte plus intéressant. Si je consulte un plan, je n'y vois en effet que :

— une gare de marchandises ;
— un vieux cimetière, celui de La Villette;
— un square récent à la Butte-Rouge (beau panorama) ;
— deux églises modernes et l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville, dans le style du XIIIe siècle (1854-1859) ;
— un établissement pour enfants malades : l'Hôpital Hérold ;
— une place qui ressemblerait à celle d'une sous-préfecture, n'étaient les hautes maisons qui la bordent et les deux édicules du métro : c'est la place des Fêtes ;
— une place charmante : celle de Rhin et Danube, où convergent des rues larges et ombragées.

Mais ce qui fait le charme du quartier ce sont ses « **villas** », ces voies étroites, bordées de petits pavillons, précédés de jardinets cultivés avec amour. Venez y flâner, un dimanche de printemps, lorsque les lilas sont en fleurs. Vous vous croirez, alors, bien loin de Paris... Si vous avez la « **Tripe républicaine** », prenez la rue de la Liberté ou de la Fraternité, vous arriverez rue de l'Égalité où aboutissent des « **villas** » portant des noms célèbres de la IIIe République : Félix Faure, Sadi-Carnot, Loubet, Alexandre Ribot... Si vous avez l'âme poétique, prenez la rue Miguel-Hidalgo, vous y rencontrerez les villas Paul Verlaine et Maurice Rollinat (mon poète préféré)... La rue de Belleville évoquera la fameuse « **Descente de la Courtille** » immortalisée par Gavarni... et partout rues des Bois, des Lilas, du Pré-St-Gervais vous trouverez de vieilles bâtisses lépreuses, derniers vestiges de l'ancien village de Belleville mais, hâtez-vous ; on parle de démolir prochainement toute la partie du quartier à l'est au nord-est de la Place des Fêtes où les buildings modernes remplaceront des masures bien pittoresques... mais bien peu confortables.

André Videau

ERRATA. **— Dans le Cempuisien précédent page 5, chapitre Toponymie, lire *Campus ad putem*, au lieu de Campue ad... et *Grandis Villaris* au lieu de Grandes et Villares. Les lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes les autres " coquilles " et omissions que nous vous demandons d'excuser.**

RAPPORT MORAL POUR L'ANNÉE 1957

J'avoue que lorsque l'on m'a demandé de faire le Rapport Moral de l'année Cempuisienne 1957, ça m'a fait très peur. Pourquoi ? Eh bien, parce que les camarades de mon âge et moi-même, nous aimons entendre parler nos aînés. Nous aussi nous avons des idées de réforme, mais quand il s'agit de les développer et à plus forte raison de les mettre à exécution, nous sommes beaucoup moins « emballés ». Et puis, connaissons-nous bien le fonctionnement et le but de l'Association ?

Quand nous étions encore à l'O. P., nous nous représentions le Comité comme un groupe d'anciens certes, mais aussi de gens très sérieux, semblables aux juges d'un tribunal de la justice ! La preuve, c'est qu'à l'occasion du banquet en l'honneur de la promotion sortante, non seulement très peu de camarades acceptent l'invitation qui leur est faite, mais encore lorsqu'un camarade leur présente leurs aînés, ils répondent, très respectueusement et presque gênés même : « Bonjour Monsieur ou Bonjour Madame ».

Pourtant, quand nous nous retrouvons ensemble, je suis sûr que pour beaucoup d'entre nous il n'y a pas de plus grande joie. Et 1957 n'a pas fait exception à la règle. Elle nous a apporté diverses joyeuses manifestations.

Tenez, par exemple, le 13 janvier 1957, nous étions rassemblés comme aujourd'hui : embrassades, poignées de mains, nous avons tiré la traditionnelle galette des rois, nous avons évoqué quelques bons souvenirs. Et puis, brusquement le charme s'est rompu : nous nous sommes retrouvés encore seuls, soit à l'atelier, soit au bureau.

Alors, depuis ce jour, nous avons attendu impatiemment la fête annuelle qui a eu lieu à la Mairie du 18e arrondissement.

Ah ! le bal ! quelle joie ! La camaraderie, la gaîté, la jeunesse, tout était présent pour nous faire passer une inoubliable soirée.

Puis, fin avril, le souvenir de Gabriel Prévost a été ravivé au cours de la petite cérémonie simple et émouvante à laquelle, jeunes élèves, nous avons assisté bien des fois, tandis que l'Association des Anciens était représentée par quelques-uns d'entre eux.

Les mois se sont écoulés et, tandis que le printemps disait : « Bonjour les copains », pour la première fois dans les annales Cempuisiennes, un rallye pédestre à travers Paris a eu lieu le 1er mai. Il a connu un très vif succès.

Déjà, nous avions marqué d'une croix cette date chère à notre cœur : la Pentecôte ! Les 9 et 10 juin, Cempuis était pris d'assaut par une vague de gens impatients de revivre, pendant deux jours, les nombreuses années de leur plus tendre enfance passée à l'O. P. Nous oublions tous nos soucis. Une seule chose comptait : revoir chaque recoin aimé. Quelle joie de se retrouver dans cette ambiance ! Ces deux jours tant attendus ont bien vite fui...

Il fallut pourtant se faire une raison. L'été était parti, les feuilles commençaient à tomber, déjà l'automne était là.

Le banquet du mois d'octobre nous a rassemblés une fois de plus et a permis aux jeunes sortants de faire connaissance avec l'Association et de se rendre compte par la même occasion de ce qu'est la grande famille que nous formons. Ils ont pu voir aussi que chaque fois que nous nous réunissons, il y a une chose qui domine, c'est la gaîté. Bien vite après le déjeuner la salle s'est tranformée et nous nous sommes divertis au rythme d'un cha-cha-cha endiablé.

Au mois de novembre, un second rallye pédestre a été organisé à travers le Marais. Les camarades qui ont préparé les deux rallyes de cette année ont eu beaucoup de travail et, grâce à eux, nous avons pu voir des coins ignorés et curieux du vieux Paris. Ils nous ont donné aussi deux occasions supplémentaires de nous réunir, ce qui nous tient tant à cœur.

Voici, en quelques lignes, ce que nous a apporté 1957.

Les vœux les plus chers que nous formulons pour 1958, c'est de voir un plus grand nombre de camarades participer aux différentes réunions amicales, aux fêtes et manifestations diverses. Trop de jeunes — et des autres — désertent l'Association, ce qui est bien regrettable. Nous pensons que beaucoup y réfléchiront et prendront de bonnes résolutions pour 1958.

Claude LANDARD.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL

de l'Assemblée Générale du 19 janvier 1958

A l'unanimité de ses vingt Membres présents, le Conseil désigne, pour représenter l'Association, le Bureau 1958-1959 ci-dessous :

Président : M. CHABRIER ROGER, 6, rue Albert-Malet, Paris-12e - Tél. : Diderot : 05-29.

Vice-Présidente, Déléguée au Secours et Gérante du Bulletin de liaison « Le Cempuisien »: Mme TAGNET HENRIETTE, 8, rue Dalou, Paris-15e.

Vice-Présidente et Déléguée au Secours : Mme VIDAL PAULETTE, 2, rue des Petits-Carreaux, Paris-2e - Tél. : Central : 84-00.

Secrétaire Générale : Mme GENIOLE GERMAINE, 1, rue du Docteur Tuffier, Paris-13e.

Secrétaires Adjoints : M. LANDART CLAUDE, 76, boulevard Diderot, Paris-12e.

Mlle DAUSQUE CHRISTIANE, 287, avenue de la Division-Leclerc, Chatenay-Malabry (Seine).

Secrétaires Adjoints : Mlle PELLIER EVELYNE, 33, rue de Citeaux, Paris-12e.

Mme LELIÈVRE SYLVIANE, 10, rue Catulliène, Saint-Denis (Seine).

Trésorier Général : M. DELPEUX ROBERT, 8, rue Thais, Drancy (Seine).

Trésoriers Adjoints : M. BARNICOT RENÉ, 99, rue de la Glacière, Paris-13e.

M. PARPEIX ANDRÉ, 11, rue des Chasses, Clichy (Seine).

Archiviste-Bibliothécaire : M. ANGELVIN CÉSAIRE, 12, rue Auguste Chabrières, Paris-15e.

Archivistes-Bibliothécaires Adjoints : M. FALKENBERG HENRI, 74, rue des Fossés-St-Bernard, Paris-5e.

M. BROUSSE DANIEL, 27, avenue Victor-Hugo, Choisy-le-Roi (Seine).

Membres : M. BARBIER JEAN-JACQUES, 152, avenue Jean-Jaurès, Epinay (Seine).

Mme FAIVRE YVONNE, 44, rue des Fossés-St-Bernard, Paris-5e.

Mme GALLIOT ANDRÉE, 64 ter, rue de l'Ourcq, Paris-19e.

M. WAUTHIER ANDRÉ, 1, rue Jean-Jacques Rousseau, Colombes.

M. DIBUSZ LOUIS, 13, avenue Baudoin, Epinay, (Seine).

M. LEQUEUX ANTOINE, 42, rue Carnot, Levallois-Perret, (Seine).

VIEUX SOUVENIRS

Une leçon de lecture modèle

Il y a une trentaine d'années, les surveillants de l'O.P. se destinant à l'enseignement, après avoir passé avec succès l'écrit du Certificat d'Aptitude Pédagogique, étaient convoqués dans une école parisienne pour y subir les épreuves orales. Or, le maître d'internat ne faisait classe que s'il y avait un maître malade... ce qui était fort rare. Ainsi, en ce qui me concernait, je n'avais enseigné que deux ou trois jours en deux ans. C'est dire que j'appréhendais l'oral d'un examen auquel j'étais peu préparé ; examen qui consistait surtout à faire classe en présence d'un inspecteur primaire, d'un directeur d'école et d'un instituteur.

Aussi fus-je très heureux lorsque, quelques jours avant l'épreuve orale, le surveillant général me dit un beau matin : « Si vous le voulez, je vous ferai une leçon de lecture modèle dans la classe du certificat, et ce, cet après-midi même ». Le regretté M. Debrie, titulaire de cette classe, était absent ce jour-là.

Le surveillant général était un brave homme... et un homme brave. Souvent, au dortoir, alors que les enfants étaient endormis, il me parlait de la guerre 14-18 à laquelle il avait participé comme officier d'infanterie. Lorsqu'il abordait son sujet préféré, mon supérieur devenait intarissable... et nos conversations se prolongeaient parfois au-delà de minuit.

A l'issue de la récréation de l'après-midi, le surveillant général, fidèle à sa promesse, prit place sur l'estrade et s'enquit de la lecture du jour. Il s'agissait d'un texte extrait d'un ouvrage d'Erckmann-Chatrian.

Dès les premières lignes, mon « **professeur** » s'arrêta brusquement de lire et commença à parler des Alsaciens sous le joug allemand, du patriotisme, de la guerre qui avait délivré les deux provinces... En évoquant ses souvenirs, des larmes lui venaient aux yeux. Le « **professeur** » était devenu « **conférencier** ». L'émotion était à son comble... Le jeune auditoire était parvenu en état de « **sympathie chaude** » (mots qu'aimait bien employer mon supérieur hiérarchique)... Les minutes succédaient aux minutes... Le temps poursuivait sa course implacable... Les anecdotes s'ajoutaient aux anecdotes... Et la cloche sonna la fin de la classe.

Aucun élève n'avait lu et le texte à étudier était oublié.

En sortant, le surveillant général me dit : « Mon ami, une telle leçon mérite un beau zéro, mais, que voulez-vous, de temps en temps, IL FAUT SE DÉBONDER.»

A. V.

Souvenirs du Rallye





Faites-moi confiance mes enfants...



Quelques notes au passage.



Avant de prendre le départ... Réfléchissons !



Tous bien frisés... les gars de l'O. P.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

MARIAGES

Nous avons appris le mariage de :

Jeannine KUBACKA et Guy THOMAS, le 6 juillet 1957,
Antoine PALACIO et Mlle Madeleine COLART, le 20 juillet 1957,
Denise LE BLEVEC et M. Roger CHANTELOUP le 28 septembre 1957,
Andrée CAPPENNES et M. ANTIGNAC, le 9 novembre 1957, à Cempuis.

Félicitations et vœux de bonheur aux jeunes époux.

DÉCÈS

Nous avons appris le décès de :

Mlle Éliane DROBECQ, aide-infirmière à l'Institution, victime d'un accident de la route, le 3 août 1957.

M. Pierre CATECELLE, survenu aux Sables-d'Olonne, où M. et Mme CATECELLE s'étaient retirés.

Mme STANISLAS YOUNG, ses obsèques ont eu lieu le 18 mars 1958 à St-Brice-sous-Forêt.

Sincères condoléances à la famille de Mlle DROBECQ, de Mme CATECELLE et de notre camarade YOUNG.

cps n°53 5°série
jaquette p.4

CHANGEMENTS D'ADRESSE

J.-J. BARBIER et Mme, 152, avenue J.-Jaurès, à Épinay (Seine).
Edgar et Marie-Josephe DUQUESNEY, 20, rue de Châtillon, à Paris-14e.
Mme EPERON, 17, rue des Rosiers, à Alfortville (Seine).
Antoine LEQUEUX, 42, rue Carnot, à Levallois-Perret (Seine).
Georges VOILLOT, 15 ter, rue des Tournelles, à l'Hay-les-Roses (S.-et-O.).
Maurice VOILLOT, 43, rue Gabriel-Péri, au Kremlin-Bicêtre (Seine).
Pierre SONCK, 4, avenue de Chatillon, Paris-14e.
Antoine PALACIO et Mme, 6, rue Joubert, Paris.
Anna LAFAURIE, à Ligny-le-Ribault (Loiret).
André PARPEIX, 11, rue des Chasses, à Clichy (Seine).
Alfred POULAIN, à St-Evroult, Notre-Dame-du-Bois (Orne).
Marcelle HODIER, 9, rue Hermann-Lachapelle, à Paris-18e.
Paul POLARD, 99, rue de la Glacière, Paris-13e.
Bernard MARCHANDEAU - O. S. P. à Meudon (S.-et-O.).
Jean LIBDRI, 10, rue Albert-Lapparent, Paris-7e.
Denise GAPPENNES, 14, rue Colonel-Fabien, à Bagneux (Seine).
Mme Marthe FONDMARTIN, Maison de retraite Corentin-Celton Pavillon D., Division 4, Box 125, à Issy-les-Moulineaux (Seine).

NAISSANCES

Sont arrivés au monde :

Marc-Guy ENRICO, fils d'Odette THOMAW et de Carlo ENRICO, le 17 mars 1957, à Montanaro (Italie, 10, Via Bevilacqua).

Gilles ESTRADE, deuxième fils de Jeannette GRAPPEN et de Jean ESTRADE, le 9 mai 1957, à Clermont-Ferrand.

Christine GALLIOT, fille d'Andrée LE BLEVEC et de Rémy GALLIOT, le 16 août 1957, à Paris... tout simplement.

Monique MONNIER, deuxième fille de René MONNIER et Mme, le 5 septembre 1957, à Paris, aussi.

Le 3e enfant d'Odette GUILLEMENT et de Vidal GALLEGO, le 1er janvier 1958.

Félicitations aux heureux parents - Bienvenue aux enfants.

COMPTE RENDU FINANCIER 1956 - 1957

Copie conforme du livre comptable. Le 5 janvier 1958, le trésorier : DELPEUX

RECETTES

I. - Cotisations		**85 340 F**
Membres actifs	72 040 F	
Membres honoraires	13 300 »	
II. - Service Social		**422 941 F**
Subvention Conseil Général de la Seine	300 000 F	
Bénéfice de la fête annuelle 57	82 291 »	
Dons divers - Secours	15 650 »	
Remboursements prêts divers	25 000 »	
III. - Divers		**23 642 F**
Insignes - I.D.G.P.	2 000 F	
Intérêts sur Titres	3 400 »	
Intérêts Caisse Nationale d'Epargne	1 192 »	
Dons divers pour l'Association	17 050 »	
Avoir au 1er janvier 1957	**202 184 F**	**202 184 F**
TOTAL des Recettes	**734 107 F**	**734 107 F**

BALANCE

Avoir au 1er janvier 1957	202 184 F
TOTAL des Recettes année 1957	531 923 »
TOTAL des recettes	734 107 F
TOTAL des dépenses année 57	460 603 F
Avoir au 1er janvier 1958	**273 504 F**

Situation des Caisses

Caisse du trésorier	44 212 F
Chèques postaux	190 699 F
Banque (Titres valeurs nominales)	20 000 F
Banque (compte courant)	6 974 F
Caisse Nationale d'Epargne (livret)	11 619 F
Avoir au 1er janvier 1958	**273 504 F**

DÉPENSES

I. - Frais d'Administration		**27 451 F**
Secrétariat	9 693 F	
Trésorerie	3 090 »	
Entretien du Siège	7 000 »	
Électricité	458 »	
Chauffage	2 900 »	
Assurance Incendie	2 500 »	
Téléphone	1 810 »	
II. - Service Social		**257 347 F**
Rémunér. Assist. Sociale	132 000 F	
Secours divers	82 893 »	
Prêts divers	35 000 »	
Participation au banquet des jeunes sortants 1957	7 454 »	
III. - Divers		**175 805 F**
Impressions des Cempuisiens	68 795 F	
Envoi des Cempuisiens	23 294 »	
Impression des Circulaires	7 880 »	
Envoi des circulaires	10 845 »	
Manif. diverses Cempuis	56 741 »	
Cotisation à l'U.F.O.L.E.A.	2 800 »	
Banque - Frais divers	5 450 »	
TOTAL des Dépenses	**460 603 F**	**460 603 F**

Imprimé par les Elèves du C. C. I. du Livre, 5, rue Madame - Paris-6e